La dernière étape : «Les Dialogues» (1772-1776) : propos sur l'influence de Rousseau

Autor(en): **Savarit, Jacques**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **65 (1961)**

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-549882

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

La dernière étape :

« LES DIALOGUES »

(1772 - 1776)

Propos sur l'influence de ROUSSEAU

[N.B. La présente causerie ne visant en aucune façon à l'originalité, des emprunts directs ont été faits, en quelques endroits, à des critiques ou essayistes rousseauisants, à Charles du Bos en particulier *(Approximations* et *Journal)*].

Dans les tout premiers jours du mois d'août 1771, un homme encore jeune se présentait rue Plâtrière, dans le quartier des Halles, au domicile de Jean-Jacques Rousseau. Il serrait gauchement sur son cœur un petit sac de toile grise dont le parfum révélait instantanément le contenu. C'était du café, rapporté tout exprès de l'archipel des Mascareignes, plus précisément de l'île Bourbon, comme on disait alors. Le visiteur comptait en faire cadeau à Jean-Jacques pour se faire pardonner une intrusion un peu brouillonne, deux jours auparavant. Car il était gentilhomme de lettres et il s'était précipité chez le philosophe, avec le zèle un peu étourdi des néophytes, pour solliciter sa protection et se placer sous sa tutelle littéraire. On l'avait, à la vérité, reçu entre deux portes dans le petit logement mal éclairé, Thérèse Le Vasseur paraissait de méchante humeur et cela avait un peu désarçonné notre homme car il n'était pas dans ses habitudes d'être éconduit. Traînant tous les cœurs après soi, comme les séducteurs de comédie, il se différenciait

toutefois appréciablement des Don Juans ordinaires en ce qu'il réussissait à l'accoutumée aussi bien auprès des hommes qu'auprès des femmes.

Hé bien l'inconnu se nommait Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre, il avait 36 ans, beaucoup de cheveux noirs, il portait en soi comme un dépôt précieux le plan d'un vaste ouvrage qu'il ambitionnait d'intituler *Les Etudes de la Nature* et — pour l'immédiat — il escomptait merveilles de son sac de café. Mal lui en avait pris, pourtant ! Voltaire, en pareil cas, eût dit merci. Mais Voltaire aimait le café. Rousseau, lui, se méfiait de ces breuvages et de ces excitants d'outre-mer. Ses excitants étaient ailleurs. Et puis il était vertueux. Il n'avait pas de vices. Il n'avait que des défauts. Voici le billet que l'irascible philosophe fit passer à l'infortuné Bernardin, voici l'encre dont il releva ce qui n'était, après tout, on en conviendra, qu'une très vénielle impertinence :

« La distraction, Monsieur, de la compagnie qui était chez moi à l'arrivée de votre paquet et la persuasion, aussi, que c'était des graines étrangères, m'ont empêché de l'ouvrir, et je me suis contenté de vous en remercier à la hâte. En y regardant de plus près, j'ai trouvé que c'était du café. Monsieur, nous ne nous sommes jamais vus qu'une fois et vous commencez déjà par les cadeaux. C'est être un peu rapide, ce me semble... Pour moi, comme je ne suis pas en état de faire des cadeaux, j'ai pour usage — pour éviter la gêne des sociétés inégales — de ne point voir les gens qui m'en font.

« Vous êtes le maître de laisser le café chez moi ou de l'envoyer reprendre. Mais dans ce dernier cas, trouvez bon que je vous en remercie et que nous en restions là. Je vous prie, Monsieur, d'agréer mes très-humbles salutations. »

C'est daté : « ce vendredi trois août 1771. »

Hé bien, c'est raide, n'est-ce pas ? c'est incivil, c'est grossier, c'est presque insoutenable de méchanceté cinglante à l'égard d'un jeune disciple ébloui et de celui qui devait devenir — au fil des années — non seulement l'ami indéfectible des mauvais jours, mais le commis-voyageur le plus zélé, sinon le plus intelligent, de la philosophie du grand homme. Mais cette acerbité du ton, cette gratuité dans l'offense, c'est tout le Rousseau des années 70, le Jean-Jacques affolé de manie persécutrice, celui qui extravase ses phobies dans les *Dialogues* et se sert à soi-même d'écorché.

Ceux qui m'ont précédé vous ont parlé de ce monument de paranoïa obsessionnelle, *Les Dialogues,* que Rousseau édifie entre 1772 et 1776 et qu'il entasse à la diable dans un épais cahier de 540 grandes pages. L'ensemble est plein de redites, de rabâchages sinistres, illuminés, il est vrai, d'éclairs de style qui attestent la survivance de l'homme de plume chez le désaxé nerveux. Mais dans cette rhapsodie extravagante,

Jean-Jacques n'est finalement plus maître de son esprit, un esprit qui file à toute allure, sans boussole ni repère. Et il peut bien dire comme Hippolyte à Aricie :

« Maintenant je me cherche et ne me trouve plus ! »

A l'instar de Gérard de Nerval, le Rousseau des *Dialogues* a vécu, sans s'en douter, cette tragédie du mental : « l'épanchement du songe dans la vie réelle ». A compter des années 70, il ne voit plus, il *croit* voir. Et voici ce qu'il croit voir : On dispose autour de lui des serrures et des planchers truqués, on décolle ses lettres à la vapeur, on prend soin, à la comédie, de placer auprès de lui un sergent ou un argousin à la mine sinistre. S'il cherche un livre, un misérable almanach de deux sous, il n'y en a plus un seul pour lui, dans tout Paris. S'il veut passer la Seine vis-à-vis les Quatre-Nations, le chef de nage lui fait répondre insolemment qu'on ne passe pas pour lui, même s'il acquitte le prix de toutes les places, même en payant le coche d'eau tout entier.

En Dauphiné, c'était pis encore: on écartait de lui toute encre lisible et celle qu'on lui laissait devenait blanche sur le papier... On dit qu'il filoute sur le prix de ses copies de musique, qu'il a une maladie répugnante, on dit qu'il bat Thérèse, on dit... on dit... mais que ne dit-on pas ? et cela revient vingt fois de suite dans les *Dialogues,* parce que, ces pauvres choses, il les a écrites sans se relire...

Il y a, dans le phénomène mental des *Dialogues,* le moyen de régler son compte, une fois pour toutes, à une tenace équivoque littéraire. On veut en effet à toute force que l'imagination soit la faculté de former des images. Or, elle est bien plutôt, comme l'observe finement Marc Eigeldinger, celle de déformer les images fournies par la perception, l'art de changer et d'*adultérer* les images. L'action imaginative à l'état pur, c'est, comme dans le cas de Rimbaud, voir apparaître un salon au fond d'un lac, c'est subodorer une cabale là où il n'y en a peut-être pas, c'est discerner le profil et les cornes de Lucifer sur le visage de Grimm, c'est croire, enfin, que la fille Le Vasseur est un ange domestique, aux ailes modestement repliées pour mieux vaquer aux travaux du ménage, rue Plâtrière...

S'il est vrai — ou plutôt s'il est acceptable comme hypothèse de travail — que Racine peint les hommes tels qu'ils sont et Corneille tels qu'ils devraient être, on peut dire en revanche avec certitude du Jean-Jacques Rousseau des *Dialogues* qu'il peint l'homme tel qu'il ne doit pas être, à aucun prix, sous peine de trop pleurer et de trop souffrir !

Le 24 février 76, MM. Guillemin et Mœckli vous l'ont dit, Jean-Jacques ne parvient pas à déposer sur le grand autel de Notre-Dame le manuscrit de ses *Dialogues* et il le remet le lendemain à Condillac. En avril, il distribue lui-même, dans les rues, en gesticulant, son tract insensé : *A tout Français aimant la justice et la vérité ;* et, pendant

tout l'été, il fatrasse pour en envoyer des copies à tous ses correspondants, lesquels ont pourtant bien d'autres chats à fouetter en matière d'actualité, puisque le 4 juillet éclate, comme une bombe, en Europe, l'annonce de la Déclaration d'Indépendance des Etats-Unis ! Mais ce fou est un sage et c'est de sa sagesse que nous devons nous entretenir, malgré la lourde hypothèque de deux conférences, déjà, au cours desquelles l'on vous a indiqué tant de délicates transsubstantiations entre l'homme et l'œuvre. Ce qui me console un peu dans cette entreprise, c'est la boutade de Pascal à propos des textes évangéliques. Il disait, vous vous en souvenez, que ces textes étaient « ployables en tous sens ». Ployable en tous sens : Ma foi, cela me semble encore plus vrai d'un auteur livré en pâture à la conférence... Je vous demande donc la permission d'y aller de ma petite torsion personnelle et je voudrais simplement, pour cela, replacer Rousseau dans quelques tonalités, suivre un instant du regard cette grande âme dans son double exercice, le littéraire, d'abord, le politique, ensuite. Et je sens surtout que je vais être obligé — malgré tous les efforts que je fais depuis dix minutes — d'en venir aux idées générales.

En littérature donc, le legs de Rousseau aux générations qui l'ont suivi, c'est la subjectivité, arc immense qui réunit les *Confessions* aux *Cahiers d'André Walter,* et où se reconnaissent de grandes ombres, Proust, Gide, Amiel, Rilke, Kafka, Dostoïewsky. Oh ! bien sûr, j'attends et j'entends votre objection. Vous allez me dire : « Depuis le temps que les professeurs nous disent que tel auteur a jeté un viaduc du passé vers l'avenir, il y a belle lurette que la littérature devrait avoir l'aspect d'une maquette futuriste ou d'un chantier d'Exposition Nationale. » Seulement, voyez-vous, dans le cas de Rousseau, c'est littéralement et c'est symptomatiquement vrai. C'est Rousseau qui fait entrer l'homme intérieur par la grande porte. C'est lui le premier qui met son propre poids comme tare dans la balance. C'est avec lui qu'une charge émotive est introduite à demeure dans l'instrument intellectuel lui-même.

Avant lui, certes, quelques philosophes et quelques moralistes — Vauvenargues, Condillac, La Mettrie — auxquels j'aurais dû ajouter, pour être complet, certains baroques visionnaires du climat Agrippa d'Aubigné, Théophile de Viau et Cyrano Bergerac — s'étaient attachés à libérer l'imagination des entraves de la raison cartésienne. Et Diderot lui-même, qu'on peut tenir à bon droit pour l'un des tout premiers grands imaginatifs européens, lui avait au moins partiellement restitué ses droits.

Mais personne, non personne, avant Rousseau et autant que lui, ne s'était abandonné aussi totalement au vertige de la descente en soi et à la réalité de l'imaginaire.

Rousseau ne se meut vraiment bien que dans la confession, c'est-à-dire la vérité de soi-même. Il y retrouve, pour ainsi parler, sa contexture. Et cela est tellement vrai, voyez-vous, que l'un des tout premiers colla-

borateurs et familiers de la N.R.F., le délicieux Charles du Bos, sommé par le directeur de l'Alliance Française, en octobre 1923, de lui donner enfin le titre d'une conférence sur Rousseau, éternellement promise et éternellement différée, lui répondait à la seconde et comme sans réfléchir : « Rousseau, source du subjectivisme dans la littérature moderne. »

J'ai toujours beaucoup goûté, quant à moi, la première phrase de cette conférence, la phrase d'attaque, pour la richesse véritablement saisissante de ses implications critiques. Je vais vous la citer, car elle me semble constituer un comprimé Rousseau à haut pouvoir de concentration, l'un de ces cachets qu'il faut toujours avoir sur soi, dans sa poche, lorsqu'on est tenaillé par les affres d'un examen. Voici cette phrase ; c'est Charles du Bos qui parle :

> « Rousseau est pour moi la source un peu bourbeuse et limoneuse — je tiens à ces deux termes dans son cas — où s'alimentent quelques-uns des plus grands fleuves du XIXe siècle. »

Cette proposition sagace se vérifie à tous les coups, y compris et surtout le petit additif qui n'a l'air de rien sur les boues et les limons de l'inspiration de Jean-Jacques. Prenons Stendhal par exemple, Stendhal qui me semble une assez bonne pierre de touche contre laquelle essayer Rousseau. Hé bien, Stendhal procède au moins obliquement de Rousseau et lorsqu'il s'esclaffe, lorsqu'il se gausse, en Gaudissart, du pathos des *Confessions* et de *La Nouvelle Héloïse,* c'est pour mieux masquer une filiation évidente. Par son intelligence sinueuse et cette sorte de gourmandise du cœur qui le distingue entre mille, l'auteur de *La Chartreuse de Parme* est un fils naturel de Rousseau — le seul peut-être qui ait échappé à l'Hospice des Enfants Trouvés !

Soyons sérieux. Il y a dans *Lucien Leuwen,* ce roman stendhalien des dernières années, qui est publié à titre posthume, soit en 1842, un fragment très révélateur à cet égard et qui projette un jour aveuglant sur ce que j'aimerais appeler, avec votre permission, le versant rousseauisant du beylisme. Voici ce passage ; il s'agit de deux répliques qui se croisent :

> — « Vous êtes misanthrope, monsieur ? »
> — « Hélas, oui, hélas ! par trop aimer les hommes ! »

Hé bien, honnêtement ? Est-ce que nous n'avons pas cru entendre soliloquer le Promeneur Solitaire, les mains aux basques de sa redingote élimée, sur les coteaux de Montmorency ?

Il faut d'ailleurs tenter de serrer d'un peu plus près cet apport de Rousseau, la subjectivité.

Demandons-nous donc par quels biais et suivant quels modes Jean-Jacques a pu donner aux psychologues modernes de l'introspection leur palette définitive.

Et d'abord qu'entend-on exactement lorsqu'on postule que Rousseau est l'inventeur — c'est-à-dire, au sens latin, le « découvreur » — d'une sensibilité nouvelle ?

Hé bien, l'on veut dire essentiellement ceci : à savoir que de personne d'autre, on ne peut dire au même degré : Il y a une façon de penser, de sentir et de rendre *avant* Rousseau et il y en a une *après*. Le rousseauisme apparaît ainsi, à la limite, comme un seuil, un point de floculation, l'un de ces états instables de fusion-surfusion de la matière spirituelle.

Avec Rousseau commence l'étude au scalpel de l'homme intérieur, le travail de dissection à même la chair et la moelle de cet homme même. Dans l'ordre qui est le leur, *Les Confessions, Les Rêveries* et *Les Dialogues* ne sont pas moins « inouïs » au cours des années 70 que ne l'étaient deux cent vingt-cinq années auparavant, les planches anatomiques du *De Humani Corporis Fabrica* d'André Vésale.

Jusqu'à Rousseau, en effet, — nous le percevons tous — il y a comme un espace, une *distance* entre l'observateur et l'observé. Et la raison en profondeur de cette distance, c'est que seulement avec le Promeneur Solitaire la sensation obtient en fin de compte ses lettres d'intronisation. Au XVIIe siècle, — comme le note avec à propos Charles du Bos — nulle dignité n'est imputée aux états intérieurs de l'homme, à moins qu'ils n'aient subi, au préalable, l'époussetage d'une certaine intellectualisation. Tout cela apparaît surabondamment, je crois, dans *La Princesse de Clèves,* par exemple. Les mouvements d'âme du protagoniste, Monsieur de Nemours, sont d'une concision étouffée. Ils produisent un murmure souterrain, à peine audible parfois, et ses transports les plus tumultueux sont plutôt, si vous voulez, des tremblements de cœur sans éruption. « Monsieur de Nemours fut affligé de ce voyage, comme un autre l'aurait été de la mort de sa maîtresse. La pensée d'être privé pour longtemps de la vue de Madame de Clèves lui était une douleur sensible, et surtout dans un temps où il avait senti le plaisir de la voir, et de la voir touchée de sa passion. »

Hé bien, face à cette grisaille, face à ces mots qui se commettent si peu, la *Cinquième Rêverie,* la grande Cinquième, la beethovénienne Cinquième introduit un moment capital de la sensibilité nouvelle. Capital par le mode de vie érémitique de Rousseau à l'île Saint-Pierre, par le bonheur sans analogue qu'il y goûte, par la description minutieuse qu'il nous donne de ce bonheur qu'il fait consister, en somme, en une sorte de ressac intérieur, rythmé sur les vaguelettes du lac de Bienne. C'est aussi, notons-le, l'une des toutes premières prises de conscience en Europe, non pas tant du flux des choses ni même du flux du moi pour s'en courroucer et le traiter de haut à la manière de Pascal, mais bien de la durée intérieure au sens étroitement et techniquement bergsonien du terme. Sans doute les hommes sont-ils voués pour l'éternité à aimer par précellence ce qui leur ressemble, mais ne jamais oublier que pour

Henri Bergson il n'existait rien, en français, qui surpassât le largo de la *Cinquième Rêverie*. Le philosophe de *Matière et Mémoire* s'ouvrait de cette prédilection, un soir de février 1922, au cours d'un entretien accordé à Charles du Bos, boulevard Beauséjour, et il lui redisait avec passion, avec lyrisme qu'il tenait les *Confessions* et les *Rêveries* pour de rares prototypes d'introspection réussie.

Avant que Rousseau ne se dévoile, *solus, pauper, nudus* dans sa simple et pathétique humanité, nos moralistes du XVIIe et du XVIIIe siècle abordent le microcosme intérieur à la manière gaillarde de Fontenelle, comme un simple cabinet de curiosités. Le psychisme de l'homme est, à leurs yeux, une sorte de musée secret, de département des horreurs que l'on se pique de connaître dans beaucoup de ses coins et recoins — dans presque tous — et surtout dans les pires. Ce monde aberrant, on le consulte chaque fois que c'est nécessaire, de préférence avec un haussement d'épaules ou une moue désabusée, si l'on est disciple d'Epictète. Et si l'on est chrétien, et chrétien de Port-Royal — ce qui, par définition, est l'être deux fois — on le fait avec ce bel air d'ange transfixé par la foudre et cette joue cendreuse qu'ont tous les jansénistes. Car on n'est pas fier, ah certes non ! du petit musée intérieur, on le visite à l'extrême rigueur, en riant derrière la main, mais c'est un milieu dérisoire et gênant comme une toile de Bamboche, dans lequel on ne baigne pas ! Au pôle de cette attitude, l'idée bien rousseauiste que la vie intérieure — en donnant à ce mot sa pleine extension, en le faisant coïncider avec son antithèse même, la vie sociale — l'idée, donc, que cette vie intérieure est une source de bonheur et même d'un bonheur qui puisse devenir le seul bonheur possible, hé bien, cette notion est anticlassique, antifrançaise, mais c'est d'elle que découlent tous les courants de la sensibilité moderne. Un exemple entre mille, si vous voulez : ce clair-obscur spirituel, ces teintes d'aquarium où flotte le roman anglais dit « psychologique », de Virginia Woolf à James Joyce, il procède autant et plus de Rousseau que de Richardson, de Fielding ou du *Sentimental Journey* de Laurence Sterne. Et cela se vérifie pour tout ce romanesque d'outre-Manche, rêveur, brumeux, introspectif, à forte polarisation faustienne et germanique, bref cette littérature de « saxo-anglais », comme disait savoureusement Verlaine.

J'ai dit que la notion de vie intérieure, selon la recette de Rousseau, était, dans ses fondements, anticlassique et antifrançaise. Permettez-moi d'aventurer qu'elle est, sous beaucoup d'incidences, antichrétienne, aussi. Il est saisissant — en mettant soigneusement de côté Pascal lui-même — de voir combien Port-Royal réprouve au fond l'idée qu'on puisse être heureux par le seul colloque avec son âme. Nicole, Lancelot, Hamon et le grand Arnauld n'avaient ni le temps ni l'humeur de jouer les Narcisses. Et, pour s'abîmer en Dieu et y mirer leur âme, il leur fallait assurément d'autres fontaines que le petit cloaque intérieur de l'homme moyen.

Pourtant, face à ces Messieurs, face à leurs « déserts », les descendants spirituels de Rousseau déchireront à chaque instant le mince tissu de ces convenances spirituelles et proclameront bien haut, chacun en ce qui le concerne, leur joie vorace d'être enfin devenu un insulaire sentimental, et de pouvoir ouvrir leurs fenêtres, toutes grandes, sur les immenses dentelles de la fantasmagorie intérieure. Ecoutons, réécoutons Rousseau nous en décrire les prestiges :

« Je sens mieux, de jour en jour, qu'on ne peut être heureux sur la terre qu'à proportion qu'on s'éloigne des choses et qu'on se rapproche de soi. De quoi jouit-on dans une pareille situation ? De rien d'extérieur à soi, de rien sinon de soi-même et de sa propre existence. Tant que cet état dure, on se suffit à soi-même, comme Dieu... »

Il y a à cette attitude de redoutables prolongements. Depuis la malédiction biblique à l'homme seul, le tête-à-tête avec soi tourne toujours au tragique. Nerval, Van Gogh, Pierre Louys et Dante-Gabriel Rossetti en ont fait, tour à tour, la fiévreuse expérience. Parmi toutes les liaisons offertes à l'homme, la liaison avec soi-même est la plus calamiteuse, parce que la plus difficile à rompre. Mieux vaut une vieille maîtresse qu'un commerce prolongé avec son *ego*.

On trouve une chose bien naïve et bien savoureuse au chant VI de l'*Iliade,* lorsque Hélène dit à Hector : « Pauvre beau-frère ! Zeus nous a fait un destin implacable afin que nous soyons, plus tard, chantés des hommes à venir ! » Ce renom-là a été partagé au centuple par Jean-Jacques Rousseau, mais l'on n'ose croire qu'il ait compensé son affreuse amertume d'avoir échoué dans l'effort le plus frénétique, peut-être, qui ait jamais été tenté, d'échapper aux misères du réel en plongeant à corps perdu aux puits de mines de l'imaginaire.

Dans l'ordre politique, maintenant.

Ce ne sont point Voltaire ni Montesquieu et ses disciples qui ont informé la Révolution, c'est Rousseau. Le dogme de la démocratie absolue, du droit divin échu au nombre, au « démos », remonte à son enseignement. La Terreur, on vous l'a fait voir, ce n'est, au fond, que l'extrapolation, le transfert à un vaste et antique royaume d'une théorie du gouvernement rêvée par un sophiste pour une bourgade de structure biblique, assoupie dans la paix des campagnes. Et le bréviaire du jacobinisme éternel — ce jacobinisme toujours identique à soi-même sous d'apparentes fluctuations — c'est et ce sera toujours le *Contrat social.* Peu importe après tout que les théoriciens, les polytechniciens, les logiciens et tous ceux qui sont « ciens » de quelque chose, affectent de sourire de l'imaginaire Contrat. Pour Rousseau, il est le fondement de la Société, sa norme. Nous sommes, avec le Contrat, au point focal de la pensée de Rousseau, « au cœur du cœur », comme disent les Upanishads.

Rousseau fut le seul vrai dieu de la Révolution. Elle le conduisit au Panthéon et lui fit voter une statue. Elle voulut ensuite pensionner Thérèse Le Vasseur, lorsque celle-ci — quinquagénaire toujours alerte et encore fraîche — se remaria le plus décemment du monde avec un palefrenier.

Dès 1788, gardons-le en mémoire, Marat commentait le *Contrat social* sur les places publiques et dans les carrefours. Et antérieurement, pendant onze années, de 1761 à 1772, Bernardin de Saint-Pierre avait véhiculé de continent en continent, d'île en île, de la mer d'Aral à la Jamaïque, du Ponant au Septentrion, un plan mirifique de colonie vertueuse et humanitaire à la Rousseau.

Ces voyages, soit dit par parenthèse, avaient eu surtout ceci de remarquable qu'il les avait faits sans argent ou plutôt avec l'argent des autres. Et ceci de plus remarquable encore que plus on lui en prêtait et plus on le trouvait sympathique. Ce qui était une façon élégante et toute personnelle de vérifier la parole du Maître selon laquelle l'homme était, en effet, naturellement et inépuisablement bon.

C'est Rousseau également qui a donné aux Cordeliers, aux Montagnards et aux Feuillants leur si particulière éloquence politique, toute pavoisée de latinismes et de réminiscences de l'Antiquité. Le jargon révolutionnaire — cette langue aux sonorités d'orphéon et de 14 Juillet, celle-là même qui vibrait au larynx enfiévré d'un Camille Desmoulins, d'un Saint-Just ou d'un Gracchus Babeuf, c'est au fond la langue de Rousseau mal parlée — à moins que ça ne soit la langue de Rousseau trop bien imitée. On n'est jamais sûr de ces choses-là.

Rousseau ravit et encense le peuple par son affirmation emphatique de la bonté des pauvres et de la méchanceté des possédants et des titrés. Mais cette division de l'humanité en deux moitiés qui se complètent en s'opposant, la bonne et la méchante, vous savez ce qu'elle donnera à l'époque romantique. Elle donnera Ruy Blas, elle donnera Claude Gueux, elle donnera ces personnages bien hugoliens et estampillés, les fainéants de génie, les forçats sublimes, les empoisonneuses angéliques, les courtisanes au grand cœur, les saltimbanques métaphysiques, les adultères au cœur fidèle. C'est là la moitié sympathique du monde. L'autre, la méchante, fabriquée par le même procédé intellectuel, comprend les représentants et les détenteurs d'une parcelle quelconque d'autorité politique, religieuse, morale ou sociale, rois, ministres prêtres, juges, soldats, gendarmes et naturellement, — ceux qu'il ne faut jamais oublier lorsqu'on parle de tyrannie et d'oppression, — les maris !

Fils de manouvrier et fier de l'être — avec une morgue de l'état plébéien tout à fait nouvelle et symptomatique — Rousseau est un peu, qu'on me pardonne, le Guéhenno de l'époque.

Comme bien vous pensez, cette apologie des honnis et des parias de la terre a eu pour contrepartie, du côté du peuple, une rousseaulâtrie pas-

sionnée, un culte étatisé qui s'est précocement perdu, il faut le dire, dans un pompeux de sous-préfecture. Un recueil d'opuscules composés de 1786 à 1793 — recueil que possédait ce fouineur de bouquins incomparable, Jules Lemaître — montre à quel point l'on a fini par faire de Jean-Jacques une sorte de dessus de cheminée pour salon libéral. Figure notamment dans cette petite anthologie le compte rendu d'une champêtrerie philosophico-politique, célébrée à Montmorency en l'honneur du philosophe. Sept discours interminables, pas un de moins, sept discours-phénix, devrais-je dire, tant ils avaient l'accablante faculté de renaître de leurs propres cendres. Ajoutez-y des cantiques, des emblèmes, des cocardes, des flons-flons, des arbres de la liberté et une profusion d'allégories féminines aux formes bien remplies, certaines embouchant la trompette de la Renommée. Le chroniqueur mentionne aussi l'odeur enivrante des pyrotechnies et une certaine poussière dorée qui picotait les narines des demoiselles de magasin et petites gotons à la Greuze, promises à l'assaut des patriotes et aux déboires de la cruche cassée... Bref, l'une de ces festivités grand format, l'une de ces kermesses à la *n*ème puissance dont Rousseau caressait le rêve dans la grande *Lettre sur les Spectacles.*

Il y a aussi dans le recueil de Jules Lemaître, sous rubrique de l'année 70, un *Eloge de Rousseau,* dithyrambe académique dont il est dit avec pompe qu'il fut « retenu à la sélection préalable en vue de la collation du Prix de l'Académie Française ».

Et puis encore, le *Panégyrique de Rousseau, citoyen de Genève, par Michel Edme Petit, citoyen français.* Ce factum est daté de quatre-vingt-treize et l'on y voit comment peuvent se décanter les idées de Rousseau et sa belle théodicée libertaire dans la cervelle d'un imbécile. Les développements d'Edme Petit sont d'une sottise primaire, massive et désespérante, une sottise toute prête, d'ailleurs, à se muer en badine férocité et la guillotine se profile derrière chaque paragraphe.

Et il y a enfin — car pousser plus avant le florilège vous lasserait — de bien savoureuses et farfelues *Réflexions Philosophiques et Impartiales sur Jean-Jacques Rousseau et Madame de Warens.* Jean-Jacques y est non seulement justifié, mais exalté et porté aux nues pour l'abandon et la déréliction de ses enfants, et comparé à Brutus, à Manlius et autres figures de plâtre, sacrifiant noblement sa progéniture sur l'autel de la Patrie.

Si l'on met soigneusement à part sa très large audience dans les milieux éclairés de l'Ancien et du Nouveau Monde, Rousseau a été néanmoins et a été *incontestablement,* pour les perruquiers frottés de latin et pour les quarante-huitards en puissance, le Sauveur, le Rédempteur de l'Humanité. Sans lui, sans quelques phrases explosives et géniales de ce non-français, après tout, dans son *Discours sur l'Inégalité* et surtout dans son *Contrat social,* il y a gros à parier que les Parisiens n'eussent pas songé, en 92, à faire la République ni à tremper d'une

sueur virile dans les fossés de la Bastille, le lin immaculé tissé par leurs chastes compagnes...

Qui d'entre nous ne garde à la mémoire le refrain que pousse Gavroche, l'héroïque gamin des *Misérables* lorsqu'il s'écroule devant la barricade, la poitrine trouée par un feu de salve de la Garde Nationale ?

« Je suis tombé par terre,
C'est la faute à Voltaire,
Le nez dans le ruisseau,
C'est la faute à Rousseau. »

Allons-nous donc contester à tant de chimères de haut vol mais qui connurent tant d'applications concrètes, engageant la vie et la mort, le cœur et le sang, le droit d'être appelées Philosophie ou Politique au sens supérieur qu'Aristote et Platon donnaient à ces termes ? Oui, sans doute, car Jean-Jacques ne s'est jamais senti bien apte à déduire valablement les conséquences des principes.

Suprême dans la sensation, il perd à peu près tous ses moyens dans l'idéologie. L'admirable machine à prendre des notes et à enregistrer des perceptions, si sélective dans la haute solitude de l'île Saint-Pierre, bute et tourne en cercle dans le raisonnement abstrait. Rousseau est fait pour le « flash ». Quand l'Armada tonnante des mots à majuscules et des concepts en « isme » fait irruption dans sa prose, tout est fini ! Rousseau s'empêtre avec délectation dans la végétation des vocables à double génitif et le lecteur se prend à regretter tout bas la limpidité glaciale du châtelain de La Brède ou la cohérence un peu vétilleuse d'Etienne Bonnot de Condillac.

Ce qui a perdu Rousseau — *homo politicus* — c'est, pour aller au fond des choses, la manie du XVIIIe siècle de transformer la sensation — pour laquelle il était insondablement doué — en chaînes d'idées, auxquelles il était inapte.

Pourtant, quand tout est dit, n'oublions jamais que les lecteurs du *Contrat social* et du *Discours sur l'Inégalité* s'appellent Hegel, Maine de Biran, Michelet. Que sa descendance spirituelle ce sont les Sand, les Sismondi, les Saint-Simon, les Fourier, les Proudhon, les Paul-Louis Courier, les Blanqui, certains positivistes première manière et — à l'extrême pointe — Engels, Karl Marx et Fidel Castro.

Ce serait donc une erreur d'optique —, dont, à mon avis, mon ancien maître à la Sorbonne, Daniel Mornet, n'est pas entièrement exempt — que de vouloir sous-estimer par principe les hardiesses conceptuelles de Rousseau. Car chez cet auteur, en vérité, les périodes oratoires sont souvent enrobées d'une douceur anesthésiante, d'une sorte de chloroformisation stylistique qui masque, puis révèle dans le même temps, au détour d'une phrase jeune, ardente et musclée, une vérité coupante comme un fil de sabre :

« C'est l'état des riches, c'est votre état qui vole au mien le pain de mes enfants ! »
jette-t-il à la face de l'aristocrate Madame de Francueil, dans une lettre en date du 20 avril 1751.

Et l'on trouve à la seconde partie du *Discours sur l'Inégalité,* cette critique de la propriété, qui rend un son lénino-marxiste avant la lettre :

« Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisa de dire : ceci est à moi, et trouva des gens assez sots pour le croire, fut le vrai fondateur de notre société civile. »

Courageux et perspicace Rousseau !

L'on comprend mieux, à le lire de près, que la nudité monacale du cabinet d'Emmanuel Kant s'ornât de sa seule image.

Il est temps de conclure, et c'est par un aveu que j'aimerais le faire : ce centenaire, en somme, ne nous émeut pas beaucoup. Nous fêtons Rousseau non par acte de dévotion officielle mais comme nous fêterions un aïeul incroyablement âgé, tout heureux de constater à part nous, qu'il a toujours la plénitude de ses facultés, qu'il sait toujours chanter à table sa chanson et que celle-ci, tout compte fait, n'a rien perdu de sa puissance et de sa grâce.

Voyez-vous, Mesdames et Messieurs, ce doit sans doute être cela, la vie littéraire, cet humanisme dont tout le monde parle et dont on a tant de peine à se faire une idée simple et bonhomme : ce doit être se réunir comme nous l'avons fait et comme nous allons le faire, pour réécouter ensemble la voix de Rousseau et en éprouver le timbre. Et puis c'est répondre à cette voix. Y répondre, au-dessus des siècles, par un hochement de tête amical et déférent à l'adresse de ce toujours jeune vieillard qui, voici quatre semaines, a eu 250 ans.

Jacques Savarit,
lauréat de l'Académie Française.

Ouvrages de consultation :

Marc EIGELDINGER : *Jean-Jacques Rousseau et La Réalité de l'Imaginaire.* Collection « Langages », La Baconnière, 1962.

Charles DU BOS : *Approximations* (Corrêa, Paris, 1946), passim, et *Journal* (ibid.) années 1921-23.

Jean GUEHENNO : *Jean-Jacques, histoire d'une conscience,* Collection « Leurs Figures », Gallimard, NRF, réédition 1962, 2 vol.

Pierre BURGELIN : *Rousseau,* article *in* « Les Philosophes célèbres », Paris, L. Mazenod, 1956, (pp. 214-217).

Jules LEMAITRE : *Jean-Jacques Rousseau,* 1905.